



Les Sables bleus

Une nouvelle de Magali DURU

Quand elle leva la tête vers la fenêtre, novembre faisait rougeoyer les cotonéasters. Elle s'attarda à regarder le manège de trois pigeons qui finirent par s'aligner sur les branches nues du figuier. Au-delà, le ciel était triste et doux, gorgé d'humidité. Un vide blanc d'automne. Elle alla vers la salle de bains en soupirant. Automne de ta vie aussi, dit le miroir à ses cernes, et elle lui tourna le dos.

Arnaud était parti en laissant tout le désordre de l'homme élégant qui se fait servir. Elle ramassa du linge. De l'autre côté de la vitre, trois traits gris zébrèrent l'éponge blême du ciel. Les pigeons étaient partis. Elle haussa les épaules en s'entendant soupirer de nouveau.

Il fallait tordre le cou à cette langueur d'automne, en étourdir la nostalgie d'activité, de vie, de fracas. Elle mit en marche l'aspirateur, nettoya la cheminée. On avait fait la première flambée la veille. La femme de ménage venait deux fois par semaine, mais Arnaud refusait que madame Debouc entre dans son bureau ou son dressing. Eve n'en aurait pas pour longtemps. Après, dentiste, une galerie de peinture ou quelques boutiques, et déjeuner dans une brasserie avec Olga, une amie de jeunesse qu'elle n'avait pas revue depuis presque vingt ans. Ensuite, les courses, la cuisine, qu'elle adorait faire. On serait huit à table, ce soir. Les Simieux, des amis de toujours, lui permettraient de supporter cet arriviste de Fendard et sa bécasse de femme. Et surtout, son aîné Frédéric serait là. L'évocation de ses vingt ans radieux suscita une bouffée de fierté maternelle.

Un rayon plus doré filtrait dans le bureau, jouait sur la table de noyer. Elle s'acharna sur le tapis. Rapporté de Turquie, à l'époque où Arnaud l'emmenait partout. Le Bosphore surgit, Arnaud qui marchandait, les baisers de ce jour-là sous les yeux horrifiés des commères quand ils étaient sortis du Grand Bazar, pliés de rire, les bras endoloris par le poids du long tapis. Rappelle-toi, Eve, vous le mettiez à la verticale tous les trois pas pour reprendre votre souffle et votre étreinte. Le rouleau raide se serrait contre vous, dans son odeur de laine neuve mâtinée de suint, il pesait sur ton épaule comme s'il cherchait à vous séparer.

Prémonition ? Ménage à trois, déjà... La douleur familière était revenue. Elle empila avec rage les dossiers, vida le cendrier à la volée. Les frasques d'Arnaud, de l'histoire ancienne, ou ce n'était que la version officielle ?

L'aspirateur accomplissait son parcours, son groin de sanglier fouillant à présent les recoins du dressing. Elle se pencha pour aligner les chaussures. Quand elle se redressa, quelque chose heurta sèchement son oreille droite. Elle leva les yeux vers le tissu souple des costumes qui lui frôlaient la joue. Une bosse déformait la vieille veste en tweed qu'Arnaud ne portait plus que pour se promener en forêt. En théorie. Il ne se promenait plus depuis cinq ans. Il jouait au golf avec son patron, courait avec son associé, allait transpirer au centre de musculation le plus snob de la ville et déjeunait avec des clients au restaurant du centre, qui avait vue sur la piscine intérieure et les plus jolies naïades de la ville. Un voisinage bénéfique à la discussion des contrats.

Eve n'avait jamais ouvert une lettre qui ne lui soit pas adressée, jeté un œil sur un journal déployé dans le métro, posé une question indiscreète. Eve n'avait jamais interrogé la secrétaire de son mari. Si elle avait eu vent de sa dernière aventure, c'est que la donzelle était venue en fureur jeter cadeaux et pyjama sur son paillason au moment où Eve allait chercher son courrier. Eve avait reçu la plus affligeante des bonnes éducations et ne s'en était jamais remise.

Cependant cette veste, qu'elle n'avait jamais donnée, une incongruité dans ce dressing branché, était maintenant plus à elle qu'à son mari. Elle l'avait gardée pour elle, souvenir d'une autre ère, de l'Arnaud qu'elle avait épousé, du père de deux garçons de huit et douze ans qui se bouscuaient dans un raidillon pour doubler l'homme en veste de tweed, l'homme aimant d'avant les incartades.

Aussi n'hésita-t-elle pas.

Elle glissa la main dans la poche intérieure. Avec un rien d'excitation.

Un caillou un peu curieux ? Arnaud conservait pour les minéraux la fascination de ses huit ans. Un paquet de figues sèches momifiées ? Ou le briquet en or offert par les enfants pour ses quarante-cinq ans et qu'il avait aussitôt perdu ?

Elle resta bouche bée devant le petit objet rectangulaire.

Que faisait là le portable d'Arnaud ?

Elle retourna la coque bleue. Mais c'était bien le dernier modèle, le Bokala qui traînait sur la table de salon, trônait sur la table de chevet, serinait vingt fois par soirée trois notes de Chet Baker. A la quatrième, Arnaud oubliait femme, enfants, convives ou brossage de dents. Elle n'avait entendu la suite qu'une fois, dans des circonstances intimes. Le temps qu'Arnaud tâtonne dans le noir. Une expérience décevante : Stock Exchange et orgasme ne riment guère...

Elle regardait ce prolongement obligé d'Arnaud, cette excroissance indissociable de lui, avec la même répugnance médusée que si elle avait tenu dans sa main le nez ou un doigt de son mari subitement détaché de son corps. Elle alla vers l'entrée, posa l'objet, se saisit du fixe, appela le bureau.

Pendant que le téléphone d'Arnaud sonnait dans le vide, elle réalisa que rien n'aurait pu lui faire utiliser ce portable pour passer l'appel. Et quand le système de renvoi l'eut mise en relation avec Valérie, la secrétaire privée de son mari, bien avant d'entendre son « Ergatel, je vous écoute », sa décision était prise : elle ne dirait rien.

« - Ici Eve Painloup. Pourrais-je parler à mon mari, s'il vous plaît ?

- Monsieur Painloup est en réunion à Paris, Madame. Il a pris la navette de 10h 15. Vous devriez pouvoir le joindre sur son portable à sa descente d'avion.

- Merci, Valérie, bonne journée. »

Elle tremblait en raccrochant. C'était incroyable. Arnaud avait oublié son portable, dans une veste qu'il n'utilisait jamais, n'en avait rien dit à sa secrétaire, avait pris l'avion sans ? Au fait... Elle fixa l'objet, incrédule. Ce moulin à musique n'aurait pas sonné une seule fois depuis deux heures ? Quelque chose n'allait pas.

L'explication arriva, sous forme d'un trémoussement de l'appareil : il était sur mode vibreur. Eve se pencha. Nouveau message, disait une petite enveloppe tentatrice sur l'écran. Elle ferma les yeux, recula. Tourna le dos. Alla chercher sa veste, son sac et sortit, verrouillant la porte.

Et puis une sorte de furie tourna la clé en arrière, bondit sur la console d'entrée, rafla le portable et le fourra dans son sac, les mains moites, le cœur à 120 décibels. Il y a des matins comme ça où on sent qu'on peut être quelqu'un d'autre...

Et l'Eve nouvelle alla dégager sa voiture des deux grosses cylindrées garées à deux centimètres de ses pare-chocs. Sans ménagement. Arnaud paierait le carrossier si besoin était.

Loi du Talion : stock car contre stock exchange.

Les dents encore agacées par le détarrage, Eve se dépêcha de rejoindre le Cours de la Victoire. Olga devait l'attendre. Sur un coup de tête elle venait d'acheter une petite veste tricotée dont le col d'angora caressait son cou doucement. Un coup d'œil dans une vitrine, et satisfaite, elle se sourit, redressant le dos. Le temps s'était levé. Un petit soleil rose jouait sur les statues dans un ciel presque bleu. Elle scruta la vitre de la brasserie d'étudiants où elles avaient l'habitude de se retrouver autrefois. Une voix rauque l'interpella.

Olga n'avait pas changé. Elle avait mûri, blanchi peut-être sous la teinture à la mode, un blond vénitien adouci de mèches plus claires. Mais c'était toujours la belle fille au profil de déesse wagnérienne qui faisait l'admiration des rugbymen de la Fac. Installée en terrasse, en plein mois de novembre ! Eve se félicita de l'achat de la petite veste.

Olga la regardait s'asseoir avec une tendresse qui l'étonna jusqu'à ce qu'Eve comprit que les yeux bleus de son amie fixaient un point derrière son épaule. Elle tourna la tête : une jeune fille sortait du bar, se dirigeait vers leur table. Plus que jolie, une élégance racée, et quelque chose de familier, noble et serein dans le front, qui arrêta le bavardage d'Eve.

« Oui, Flavie est de passage, souriait Olga. D'ailleurs, elle descend me voir souvent. »

Flavie embrassa avec naturel une Eve ébahie. La fille d'Olga, cette presque jeune femme en tailleur ? Mais où était passé le bébé joufflu dans son landau ?

Une copine d'enfance de maman, hein ? disait le regard gentiment moqueur de Flavie. Elle n'en savait pas plus sur Eve, Olga ne présentait jamais les gens. Mais l'étudiante se prêta de bonne grâce aux questions d'usage : elle étudiait la gestion, adorait l'anglais. Son portable, un minuscule bijou argenté, l'interrompit. Elle le regarda, sourcils froncés, puis tendit une oreille méfiante.

« Ah, c'est toi ! s'écria-t-elle joyeusement. Je ne reconnaissais pas ton numéro... Tu m'appelles d'une cabine ? Comment tu as pu l'oublier ? »

Elle se détourna d'Olga et d'Eve, recula sa chaise et se lança dans un échange chuchoté, ponctué d'exclamations « pas ici !...avec ma mère...oui, mais l'adresse ?...voiture ?... »

Indifférentes à ce badinage amoureux, les deux amies refaisaient connaissance. Vingt ans à rattraper ! Flavie griffonna avec

enthousiasme quelque chose sur son paquet de cigarettes, puis referma son téléphone d'un coup sec. Eve en était aux exploits de Frédéric en kite surfing. Elle leva les yeux. Flavie la fixait, bouche bée, mi-étonnée, mi-...Agacée peut-être ? Il était temps de revenir à une conversation générale ? L'air de rien, Eve passa à l'exposition Van Dongen.

Flavie se détendit, s'exclama : « Ma période préférée, le fauvisme ! »

« Bah, Derain, Matisse...soupirait Olga. Un art centenaire ! » Eve et Flavie se liguèrent contre elle.

La glace était rompue. Quand le garçon apporta les grillades, elles riaient. Les bras en croix, Olga imitait de sa voix puissante de Walkyrie le prof de droit qui terrorisait leur amphi en 80.

« Et quand il a attrapé le micro comme un fou en hurlant : Mon-sieur Pain-loup, à la barre ! vociférait Olga, tu te rappelles ? »

Il y eut un petit bruit sec et Flavie se baissa pour récupérer sa fourchette. Eve renchérit : « Tu pense ! Arnaud a plongé sous la table, et alors... ».

Flavie se redressait. Eve s'interrompit net, bouche bée devant les curieuses taches carmin qui marquetaient les joues blêmes de la jeune fille, ses yeux flous, sa stupeur soudaine.

Puis Eve entendit un bourdonnement grave qu'elle reconnut avec horreur. Il y eut un silence gauche.

« Vous ne répondez pas ? » demanda Flavie, l'air de ne pas savoir ce qu'elle disait. Puis elle se mordit les lèvres, et se consacra au polissage de sa fourchette tombée.

« Si...enfin, non, je... »

Nouveau message, annonçait l'écran. Eve grimaça un sourire, rangea l'appareil d'un geste sec.

« Rien d'important. »

Ses mains tremblaient, et elle les posa sur ses genoux. Flavie, tête baissée, fixait sa salade.

Olga les dévisageait comme si elles étaient devenues folles toutes les deux. Puis elle regarda sa montre, sursauta.

« L'addition! déclara-t-elle au serveur. Vous m'excuserez, mes chéries, mais le boss m'attend. Restez un peu ensemble, prenez un café. »

« Non, moi aussi, je... »

Eve fouillait son sac.

« Laisse ! coupa son amie en se levant et en la serrant contre elle, c'est réglé. Je te téléphone, d'accord ? On a tout le temps de se voir, maintenant que je suis revenue... » puis Olga se tourna vers sa fille : « A ce soir, ma grande ? »

« Je ne sais pas... sursauta Flavie avec un coup d'œil vers son portable. Je t'appelle ... »

« Comme tu veux ! »

Et la Walkyrie disparut, ses grands bras moulinant des au revoir...La seconde d'après, Flavie était debout, visiblement mal à l'aise, dévisageant Eve de cet air inquiet, réticent, qui avait remplacé sa gentillesse désinvolte. Elle avait fait tomber ses cigarettes. Eve les ramassa, lui tapota maternellement l'épaule puis fila.

Au bout de la place, elle ralentit, tourna dans une ruelle. Elle entra au hasard dans un couloir sombre qui sentait le chat et le renfermé. Elle sortit de son sac le portable d'Arnaud, les dents serrées. Ses mains tremblaient de plus belle. Elle fixa l'objet, incapable d'aller plus loin.

Devant ses yeux dansait ce qu'elle avait vu écrit sur le paquet de cigarettes de Flavie, ces quelques mots griffonnés pendant le coup de fil qu'elle avait reçu à table :Aiguion Plage. Les Sables Bleus, 5 avenue Salafert. Des mots qu'elle avait sautés tous seuls à la figure.

Cette adresse, elle n'aurait pu la déchiffrer aussi vite, la retenir aussi bien, si elle ne lui avait été déjà connue...Qui avait pu donner à Flavie l'adresse de la petite maison à la plage ? Qui ?

Sinon Arnaud. Son mari qu'elle soupçonnait depuis longtemps de se servir du chalet comme garçonnière. Depuis que le tronçon d'autoroute avait mis la villa à un coup de voiture, une demi-heure, moins peut-être avec la nouvelle BMW...

Arnaud Painloup. Un nom qui faisait tomber les fourchettes autant que les coeurs... Un prénom qui avait figé le regard de la jeune femme. De la jeune fille, rectifia Eve avec rage.

Et une fureur inconnue la prit, née de la souffrance, devant le miroir fêlé du hall qui bleuissait ses cernes, lui renvoyait un visage chiffonné au-dessus de ce stupide angora qui faisait trop jeune. Trop jeune pour elle, oui.

Eve comprit soudain pourquoi malgré les infidélités d'Arnaud elle n'avait jamais songé à le quitter. Les femmes qui avaient fasciné son mari, chacune fugitivement d'ailleurs, étaient toutes des variations d'elle-même. Un an de plus, un an de moins. Un ton plus bruns, deux tons plus châtain. Gaies, douces et discrètes à sa ressemblance. Nanties de diplômes équivalents. Ecrivant la fin du roman dont elle avait les premières pages dans une malle au grenier. Soprano ou mezzo, mais chantant aussi juste qu'elle.

Démultipliée dans ces miroirs, Eve restait unique, toujours imitée, toujours irremplaçable. Arnaud lui revenait, après ces détours qui étaient des hommages.

Mais une fille de vingt ans ! C'était le Temps en marche qui la menaçait, masqué de ce front lisse, sous l'or pur et sans artifice de ces boucles éclatantes. Les vingt d'ans d'Eve, elle les avait donnés à Arnaud. La vie l'en avait irrévocablement dépouillée. Flavie, ni calque, ni clone, était ce qu'elle ne pourrait jamais plus être, Flavie était radicalement autre. Avec Flavie, Arnaud la trahissait.

La guerre était déclarée. Il fallait se battre. Eve se prépara à ouvrir le premier message. Mais elle s'arrêta. Il fallait aussi se protéger, ruser. Tout ce qu'elle ferait ou dirait devrait être couvert d'un voile d'innocence. Elle se recoiffa devant le miroir sinistre, puis se décida à composer sur son propre portable le numéro du portable d'Arnaud.

Elle s'attendait à la sonnerie, sursauta pourtant. Elle débita, aussi enjouée que possible : « Pense au dîner, ce soir... Tu prends quel avion ? » Par un effort de volonté, elle réussit à se réécouter, crispée à l'appareil. « Je t'embrasse » assurait pour finir une voix décidée qu'elle ne se connaissait pas.

Elle rappela ensuite la secrétaire d'Arnaud. Le portable de son mari était constamment sur messagerie, elle n'avait pas pu le joindre.... Savait-elle s'il devait repasser au bureau ? La voix de Valérie semblait fatiguée. Monsieur Painloup ne répondait pas, depuis le matin, on s'adressait à elle. « Il ne doit revenir au bureau que demain. » Elle ajouta, imperceptiblement plus bas : « En principe. » Eve frémit, comme d'un aveu. Il fallait ouvrir la messagerie du portable d'Arnaud, en avoir le cœur net. Mais son courage était épuisé pour l'instant. Elle rangea les deux appareils. Le sien était presque déchargé, elle avait eu de la chance de pouvoir passer ses appels.

Dans la rue, le fracas et l'agitation la dopèrent comme un alcool. La guerre, c'est aussi l'intendance ! Et le nerf de la guerre... Elle descendit le boulevard de France, retira de l'argent liquide au distributeur. Sa présence d'esprit, ses finesses de stratège la stimulaient.

Puis elle passa chez le meilleur traiteur de la ville et chez un bon pâtissier. Au parking, elle emballa dans un sac isotherme les deux gros paquets qui lui permettraient de nourrir, sinon un régiment, du moins l'escouade de ses invités. Son coffre n'était pas chauffé, ce serait à peine utile. Le vent s'était levé, glacial. Le soleil se voilait définitivement de nuages violacés. Elle sourit en prenant la direction de la côte: elle venait de gagner les deux heures qu'elle aurait dû passer à ses fourneaux et dont elle avait besoin pour sa mission. Elle régla l'autoradio. Trompettes flamboyantes, chœurs exaltés, du Marc-Antoine Charpentier. Va pour un Te Deum de bon augure!

Elle fit un arrêt à la première station-service venue. Un monde fou ? C'était parfait, on l'oublierait.

Pour de la bleusaille, aspirant Eve, vous assurez bien, se dit-elle avec satisfaction, en descendant la bretelle d'autoroute qui menait aux plages les plus proches. Le paysage filait, champs labourés aux sillons gras, dans le gris indéfinissable qui s'abat en novembre sur les plaines, tout un monde aux contours flous qui disparaissait sans trêve. Le ciel était noir, du côté de la mer, et elle alluma les phares. Comme suscité par le geste apparut aussitôt le panneau de sortie Garèbe Aiguion 18 km. Elle éteignit la radio. A partir de maintenant, veillée d'armes. Un peu de recueillement.

Juste après Garèbe, le vent de la mer saisit la petite voiture dans sa paume immense, comme s'il avait voulu freiner l'élan d'Eve, cette force qui la poussait vers la mer, la petite maison de la plage. Comme s'il voulait lui demander de réfléchir, d'arrêter.

La guerre est déclarée, dit Eve tout haut. Il n'est pas en mon pouvoir de l'arrêter maintenant. Pas plus que de la gagner... Mais toute perte infligée à l'ennemi sera une victoire.

Deux kilomètres avant Aiguion, les pins émergèrent de la brume, secouant leurs ombelles dans les rafales. Elle choisit un bosquet, se gara. Une fois le moteur arrêté, le hululement de la bourrasque était plus puissant, plus sinistre. Mais pourquoi se soucier du vent... Ce serait son meilleur allié.

Eve alluma une cigarette. Elle attira à elle son sac, en sortit le portable bleu. Maintenant, allez, courage, fais-le maintenant...

Il y eut la voix de Valérie, plusieurs fois. De polie à désespérée.

Celle de Maxime Simieux, confirmant le repas. Mais pas avant 20h 30, il rentrerait de Bruxelles.

Celle d'associés, d'inconnus. Rapports, conférences, clients, réunions.... Hystérie contenue des voix, déception perceptible sous le vernis des politesses. « Comment vous joindre ? »

Le cœur d'Eve allait se briser, c'était sûr. Le prochain serait le bon, serait terrible. Ses doigts avaient du mal à progresser sur les touches. Pas la moindre voix de femme. Si, pourtant ! Et puis la bouffée d'adrénaline retomba. C'était elle, son message truqué, elle, une Eve fausse de théâtre. Elle en eut les larmes aux yeux d'humiliation, failli abandonner, faire demi-tour. Elle se força. Le

suivant...

Le suivant, voix de ténor léger, proposait un golf, samedi, dix heures. Eve rejeta la tête en arrière. Elle ne lui aurait pas laissé un seul message depuis hier? Que fallait-il croire...cet indice absent ou tout le reste ?

Toutes les preuves accumulées, son intuition.

L'adresse des Sables bleus sur le paquet de cigarettes. Flavie au téléphone : « Tu m'appelles d'une cabine ? Comment tu as pu l'oublier ? »

Flavie avait sursauté en découvrant qu'Eve était la femme de Painloup, un nom pas si courant que ça. Eve revoyait les taches rouges sur le cou blême, le regard fixe et buté de Flavie, son désarroi, sa gêne. Elle fit défiler les numéros enregistrés par Arnaud. Pas de Flavie, c'était couru, une précaution élémentaire.

Et puis elle comprit, soudain. Les voix sont révélatrices. Certains messages vocaux, peu fiables, sont moins enclins à arriver promptement. Par contre, les SMS...

Il y en avait cinq. Trois de la veille, provenant du même numéro.

« Ok pour demain maison 17h régler EVE »

« Moi aussi ».

L'ellipse était des plus claires, des plus terribles. « Je t'aime » avait sans doute écrit Arnaud.

« Moi aussi » avait répondu Flavie-Juliette. Cerise sur le gâteau, ce troisième petit joyau de laconisme et de circonspection était signé F xxx.

Trois x, trois baisers, évidemment. Trois coups de couteau. C'est alors que « régler EVE » éclata dans sa tête comme une bombe à retardement.

Ce n'est pas commode de faire la guerre. Un acte contre nature, contre conscience. Et si les preuves se diluent, si l'ennemi s'évanouit dans la nature, c'est impossible. Mais quand Eve eut lu les messages deux fois, tout redevint simple. Elle fit un kilomètre, tourna à droite dans un chemin de terre. Une fois à couvert sous les pins qui le bordaient, elle se gara. Son plan était ingénieux parce que basique : s'adapter à la situation. S'ils étaient là... mais elle verrait.

Le chalet familial lui tournait le dos, une masse sombre et calme. Elle frissonna. Le vent était moins fort mais le sable humide sentait la marée. Elle s'approcha d'une fenêtre, colla l'oreille aux volets, puis fit le tour de la maison, hésita un peu en arrivant à la partie éclairée par l'avenue. Aucune voiture garée dans l'allée, ou sur les trottoirs voisins. Elle attendit, longtemps, dans le silence, la tête levée vers le jeu des nuages, le ciel rayé d'une seule ligne flamboyante.

Au passage d'un homme à vélo qui zigzaguait dans les rafales, elle se rejeta dans l'ombre du cèdre bleu, un arbre énorme qui mangeait la façade. Il ne fallait plus traîner...

Quand elle revint de la voiture, serrant contre sa poitrine le bidon trop lourd, elle ne frissonnait plus. Elle poussa la porte de la petite remise qui n'était jamais fermée à clé, gagna à la lueur de son briquet le tas de bois, la réserve de pommes de pin. Elle posa le bidon, dont le bouchon résista un peu, puis l'odeur d'essence la prit à la gorge...

La voiture démarra aussitôt, au grand soulagement d'Eve. Elle partit en marche arrière, se dévissant le cou pour tirer bien droit entre les pins, éviter le sable. La suite était risquée, mais nécessaire. Elle devait voir. Elle reprit la route jusqu'à l'avenue Salafert. La nuit tombait entre les arbres, mais le ciel rougeoyait encore. Puis Eve s'exclama. Ce n'était pas le couchant qui rougissait ainsi le haut de l'avenue, c'était le cèdre bleu, pris en torchère.

Elle fit aussitôt demi-tour, reprit la route vers la grande ville. C'est fait, se répétait-elle, mon Dieu, je l'ai fait. Puis elle respira profondément, éclata de rire. Allons, Eve, tu as seulement mis un peu le feu au chalet hérité de ta belle-mère ! Tiens, un camion de pompiers déjà, toutes sirènes dehors. Les dégâts n'iront pas loin. Juste un petit avertissement du Ciel pour Arnaud, puni là où il a péché ! L'occasion de remplacer les papiers peints de Madame Mère par de beaux crépis pastel, d'abattre une cloison, de rénover les Sables bleus...

Une vibration venue de son sac l'interrompt. Encore le portable d'Arnaud. Elle laissa sonner, se gara. Une nouvelle enveloppe sur l'écran qui luisait, tout d'un coup familier, banal, Eve s'étonna. Comme c'était facile d'ouvrir, d'écouter calmement, sans culpabilité, ce dernier message !

« Allô, papa, c'est Frédéric. Je t'appelle parce que le portable de Maman est déchargé, comme d'hab, et qu'elle n'est pas à la maison...J'ai pris la clé des Sables bleus. Comme il fait beau, je voulais y emmener une copine cet après-midi... » La voix avait hésité, un peu, puis repris. En fond sonore, une voix de fille protestait, légère, entre deux rires frais. « D'ailleurs, elle viendra ce soir

au dîner, si tu es d'accord... Maman la connaît, c'est Flavie, la fille d'une amie, paraît-il. Mais j'ai un petit problème, je suis tombé en panne à l'entrée d'Aiguion, on a dû finir à pied. Quelqu'un peut venir nous chercher à la villa? »

Eve fit demi-tour en pleine autoroute, mettant un routier au bord de la crise cardiaque.

« Reculez, Madame, c'est dangereux ! Ah, vous êtes la propriétaire... Alors, venez par là. Mon lieutenant, c'est madame Painloup. Vous habitez ici ? Résidence secondaire ? Vous aviez des locataires... Non ? Vous pourriez peut-être nous aider tout de même à identifier les deux corps ? »

Portable ou pas (quelle idée de l'avoir laissé dans cette vieille veste enfilée pour remonter le bois de la cave !), les flics savent toujours où vous retrouver, eut le temps de penser Arnaud en se ruant sur l'ascenseur.

Fabienne, de la filiale Ergasson, le regardait partir, doublement désolée. Pour elle, d'abord, pas prête de régler le dossier EVE (Expansion Valeurs Etranger), sur lequel elle comptait pour sa promotion. Pour ce pauvre Arnaud, aussi. Qu'est-ce qu'il avait dit ? Incendie criminel ? Des victimes ? Elle ferma les yeux un instant. Arnaud, si séduisant. L'homme idéal...Un vrai pote, dont elle aurait bien fait un amant. Dommage qu'il se soit rangé, ait décidé de s'en tenir à sa femme, par sagesse, sens de la famille, pour le bien de ses fils.

Il avait une adoration pour l'aîné, disait-on.

Magali Duru